

Chapitre 4

RIEN DE SPÉCIAL

Chute d'eau d'un pied :
elle aussi est bruyante
et fraîche la nuit...

Issa

Une des objections principales formulée par les lecteurs occidentaux à l'encontre du haïku est qu'il s'occupe de choses considérées généralement comme peu « poétiques » par la littérature occidentale. En effet le haïku semble privilégier par-dessus tout les moments quotidiens de l'existence apparemment les plus ordinaires et les plus triviaux :

Melons :
tachetés de boue
dans la rosée matinale...

Bashô

Même ici
un petit peu de soleil,
et quelques chaussettes qui sèchent...

Ichirinso

La vieille mare :
une sandale colle au fond
la neige fondue tombe...

Buson

Melons sales, chaussettes séchant au soleil et vieilles sandales – est-ce assez pour faire de la poésie? Issa et ses centaines de haïkus sur les mouches, moustiques et sauterelles – quelle possible valeur littéraire peut-on leur attribuer?

La réponse, encore une fois, se trouve dans la différence fondamentale qui existe entre les points de vue occidental et oriental. Pour l'Occidental le royaume de l'intellect est supérieur au monde de la sensation pure, aux événements communs de notre vie quotidienne; nous plaçons le spirituel au-dessus du matériel, le métaphysique au-dessus du physique, les choses de l'esprit au-dessus de celles du corps. Nous plaçons nos valeurs les plus hautes dans ce que Nietzsche appelle : « les concepts les plus vides, les dernières fumées de la réalité qui s'évaporent ».

Le zen adopte le point de vue exactement opposé :

« On ne peut rien comparer au fait de porter des habits
On ne peut rien comparer au fait de se nourrir :
En dehors de cela il n'y a ni dieu ni bouddha. »

Cette même vision du monde se retrouve dans le haïku. Une chute d'eau de trente centimètres vaut une cataracte rugissante. Un corbeau creusant pour

trouver des escargots, une chenille qui ronge silencieusement un plant de riz, une feuille collée à un champignon, un homme binant son champ, tous ont autant d'importance qu'un temple emplî de Bouddhas ou que des visions de galaxies au-dessus de l'île de Sado :

Fraîchement lavés
comme ils ont l'air froid
les poireaux blancs!

Bashô

Derrière le pot d'azalées
une femme déchirant
de la morue séchée ...

Bashô

Maquereau gelé :
le ventre ouvert
œufs blancs qui moussent...

Mitsui Tamai

Le haïjin ne recherche pas les moments rares et précieux de la vie, il ne poursuit pas le Vrai et le Beau, il ne découvre pas Dieu dans un grain de sable mais regarde le grain de sable lui-même, pour ce qu'il est, en lui-même. Quelquefois, tel un maître zen, il nous fait sauter exprès hors de nos préoccupations intellectuelles et nous ramène sur terre, là où nous vivons :

Éternuement
j'ai perdu trace
de l'alouette!

Yayu

Jusqu'à la fin de la vie :
je voyage
je coupe les ongles de mes orteils!

Santôka

Les haïkus, donc, ne sont pas un « objet de beauté » ni « une joie éternelle », ce ne sont « pas des mets délicats ni un festin, mais des poèmes qui ont le goût de nos repas quotidiens » (Takuboku). Ils traitent du « wu-shi », ce qui signifie : « rien de spécial ».

Mais nous devons approfondir encore. Le « miroir limpide » de l'esprit du poète reflète avec un détachement impartial ce que nous avons l'habitude d'appeler le bien et le mal, le plaisir et la souffrance, le laid ainsi que le beau. Le poète ne passe pas ses expériences à travers un filtre moral ou esthétique pour tamiser la Vérité et la Beauté, mais embrasse d'un esprit unifié jusqu'à ces aspects de la réalité boudés par la littérature occidentale dans son ensemble.

Ceci porte un coup déplaisant à ces adeptes occidentaux qui conçoivent le haïku comme un dérivé de la carte de vœux ou la rubrique poésie de la revue féminine de « Maison ». Il est vrai, cependant, que beaucoup de haïkus reproduisent des moments de Beauté qui paraissent aussi irréels, aussi éloignés du monde quotidien que la cérémonie traditionnelle du thé :

Lune du soir :
des fleurs de prunier
tombent sur mon luth...

Shiki

Un prunier en fleur :
et dans le clair de lune
une femme lit une lettre...

Buson

Il y a, pourtant, un autre côté au haïku que l'on rencontre moins souvent dans les traductions plus populaires, comme il y a un autre côté à la vie, mais le haïjin ne fait pas de distinction entre eux :

Jetée
dans la rivière hivernale :
la carcasse du chien!

Shiki

Puces, poux,
et un cheval qui pisse
près de mon oreiller!

Bashô

Hémorragie pulmonaire :
combien vivides les visages familiers
ce soir d'automne!

Shihaku

Dans la poétique occidentale, les poiriers, les fleurs de cerisiers et les clairs de lune sont des images familières et acceptables, mais les hémorragies pulmonaires, les carcasses de chiens, les puces, les poux, définitivement pas! Vingt siècles de tradition judéo-chrétienne ont conditionné nos esprits pour qu'ils pensent en termes de Dieu contre Diable, Paradis contre Enfer, Vérité contre Mensonge. Cette manière de penser, dualiste, qui divise l'univers en camps opposés dans un conflit irréductible entre les uns et les autres, envahit la plupart des religions, philosophies et littératures occidentales. Cela a atteint son point culminant au XIX^e siècle, où même les hommes les plus éveillés de leur temps en furent obsédés. Thoreau, par exemple, écrit : « Toute notre vie est remarquablement morale. Il n'y a jamais un moment de répit entre la vertu et le vice. »

On pense communément aujourd'hui que le XX^e siècle a transcendé ces traditions. Cela me semble être un vœu pieux. La grande majorité des masses, aujourd'hui, bien que se servant des outils du XX^e siècle, reste victorienne en apparences et en coutumes. Cela se reflète aussi dans la littérature. Un haïku tel que celui-ci, par exemple :

Les flaques d'eau sont des miroirs
réflétant la preuve du ciel,
miracle sur terre

D.-J. Gibson

est pur victorianisme.

Il y a, bien sûr, une réaction à cela. Marshall McLuhan a dit que l'Occident s'« orientalisait » peu à peu. Mais au XIX^e siècle, Nietzsche écrivait déjà :

« Nous sommes nécessaires, nous sommes un morceau du destin, nous appartenons au tout, nous sommes le tout il n'y a rien qui puisse juger, mesurer, comparer, condamner notre être, car ce serait juger, mesurer, comparer, condamner le tout& . Car rien n'existe en dehors du tout! »

C'est étonnamment proche du point de vue du zen :

« Si vous voulez atteindre la vérité
ne soyez pas concernés par le juste et le faux :
le conflit entre juste et faux
est une maladie mentale! »

On ne doit cependant pas en conclure qu'il n'y a ni lois ni règles de conduite. Cela signifie seulement que les lois et les règles sont relatives aux systèmes humains de référence, elles ne se reflètent ni dans l'univers ni dans la nature dans sa totalité. Les déifier, les abstraire en « principes » et en « absolus », et projeter ces abstractions sur l'univers en tant que Dieu ou Satan, Dieu absolu et Satan absolu, cela est, en effet, une « maladie mentale ».

Dans le zen, ce qui s'appelle bien et mal, beauté et laideur, pureté et impureté, sont comme la main gauche et la main droite de Dieu : ils sont des éléments inséparables de la même unité. Leur interaction n'est pas le combat mortel entre les forces de la lumière et celles de l'ombre, mais comme les marées, comme l'alternance du jour et de la nuit – étroitement liés, mutuellement interdépendants et ultimement harmonieux.

Sous un toit :
des prostituées dorment aussi,
trèfle des prés et lune ...
Bashô

Il n'y a pas de condamnation morale dans le haïku. Il n'y a pas de distinction établie par Bashô, homme de Zen et de Poésie, avec les femmes de plaisir du « monde flottant ». Tous sont semblables sous la lune. Dans leurs vies divergentes il y a une unité commune qui les rassemble tous.

Il est évident que l'appréciation du haïku exige une transformation radicale de la conscience du lecteur et du poète occidentaux quand ils s'aventurent dans ce domaine. Ce qu'il faut, c'est presque un renversement de notre système de valeurs traditionnelles, un changement complet de perspective. C'est seulement quand nous aurons cessé de chercher à atteindre la Vérité et la Beauté, cessé d'analyser et de moraliser, seulement quand nous aurons nettoyé le miroir que nous réaliserons que la beauté est partout :

Neige hivernale :
une prostituée gratte
la suie de sa casserole
Issa

La religion est partout :

Ma vieille maison :
le visage d'un escargot
est le visage du Bouddha!
Issa

La poésie est partout :

Derrière le marché,
fouillant les poubelles :
visage scrofuleux.
J.W. Hackett

Pour résumer, un haïjin décrit « des choses ordinaires avec des mots ordinaires » (R.H. Blyth); ou, comme dit Bashô, « un haïku c'est simplement ce qui se passe en cet endroit-ci, à ce moment-ci. »

